

THÉÂTRE

« *Pourquoi on a mangé papa* »

Adaptation du roman de Roy Lewis
« The Evolution Man »

Serge Travers

avec la participation des Tréteaux de l'Ille
Première représentation donnée le 11 mars 2000

En ces temps là, avant l'Aube de l'Humanité, les hommes encore à demi singe, stupides et muets, s'efforcent de franchir le seuil de l'Humain. À peine descendu des arbres, ils y remontent bien souvent pour échapper aux lions et aux crocodiles.

La famille à cette époque du Pléistocène, n'est qu'une horde démunie et craintive. Il y a 500000 ans, la terre est sauvage. Les cavernes sont occupées par des ours ou des loups indélogeables. En ces temps là, nos ancêtres vivent de racines, de fruits et de légumineuses. La viande rouge est rare, presque impossible à chasser avec de malheureux épieux cassants. Et si par hasard, un buffle boiteux est enfin abattu, il faut bien sûr mâcher la viande crue avec une dentition d'herbivore, puis supporter des coliques à n'en plus finir.

Nos lointains parents devaient se protéger du froid, du vent, de la pluie, du soleil et à chaque instant, des bêtes féroces. Cette vie dangereuse ne pouvait plus durer. Il fallait évoluer.

La taille du silex, produisant les premiers outils rudimentaires et de meilleures armes pour la chasse, puis l'usage des peaux de bêtes pour se vêtir et se protéger, voilà les premiers pas de l'homme conscient. Mais, il fallait bien plus, il fallait découvrir, inventer, révolutionner prodigieusement pour que le Pithécantrophe éveille l'espèce Anthroïde et avance vers nous à pas de géants.

PERSONNAGES

Père : Edouard

Mère : Mathilde

Vania : Frère d'Edouard

Tante Laure : La tante

Toinette et Dorine : Les filles

William, Ernest, Alexandre : Les fils

Griselda et Pétronille : Les belles-filles

SCENE 1

Eclairs – Orage – Bruits divers de nature hostile. On distingue un tas d’Étres informes, agglutinés et grognants : une horde.

Toinette : J’ai froid...

Mère : Prends cette peau.

William : Les vautours ont pris le large...

Dorine : Ils reviendront.

Mère : Le ciel s’éclaircit sur les plateaux... la journée sera douce.

Toinette : J’ai froid...

Dorine : Les charognards reviendront.

William : J’ai faim...

Tante Laure : Le vent a tourné... c’est sûr, ils reviendront.

Toinette : Cette viande est dure.

Dorine : Elle est bonne.

Ernest : C’est du rhinocéros.

Toinette : Je n’aime pas le rhinocéros.

Ernest : Ne fait pas la difficile.

Toinette : Elle est trop dure.

Mère : Mâche trente deux fois avant d’avalier.

William : J’ai encore faim.

Ernest : Il n’y a pas si longtemps nous étions encore des végétariens. Des feuilles séchées et des noix, ce n’était pas varié comme menu.

Mère : Rappelle-toi des indigestions qui te tordaient les intestins. Même si le rhinocéros est plus dur à mastiquer il faut se réjouir d’être ce que nous sommes devenus : de véritables carnivores.

Toinette : Des carnivores occasionnels, quand par bonheur nous découvrons une bête blessée, là oui, nous sommes des carnivores.

William : Père dit que nous sommes des Hommes...nivores et qu’on peut manger de tout.

Toinette : De tout, de tout... c’est vite dit ! Je n’ai pas une seule fois goûté au cuissot d’une gazelle et vous non plus.

Ernest : Ça viendra. Pour l'instant la gazelle court trop vite.

Tante Laure : Et tu crois qu'un jour, pour te faire plaisir, elle va ralentir ?

Ernest : Mais non, réfléchis un peu. Quand nous aurons trouvé le moyen de propulser un épieu de bois à la vitesse de son déplacement nous aurons atteint notre cible et la gazelle finira sa course au fond de ton estomac.

Toinette : Ce n'est pas demain la veille !

Ernest : Demain est un autre jour et il faut faire confiance à Père. S'il n'avait pas eu la formidable idée de donner une extrémité pointue et tranchante à son épieu nous en serions encore à manger des serpents, des lézards ou des fruits rouges.

Dorine : Mais la plupart du temps c'est ce que nous mangeons. L'épieu dont tu vantes les mérites n'en est encore qu'à son stade expérimental. Il fait mouche une fois sur dix et quand il fait mouche l'animal est à peine écorché.

Ernest : C'est vrai qu'il n'est pas adapté à l'écorce d'un hippopotame mais il est très efficace sur un cervidé.

Toinette : Un quoi ?

Ernest : Un cervidé, une biche par exemple.

Toinette : Tu ne peux pas parler comme tout le monde et dire une bête à bois ?

Ernest : Une bête à bois est un cervidé. Il temps que ta cervelle de crapaud l'enregistre.

Mère : *(Présente un bout de viande à Ernest)* Tu en veux ?

Ernest : Non, je finirai demain... si les loups veulent bien.

Dorine : Et bien moi, j'en reprends. *(Fort)* J'ai une faim de loup !

Mère : Tais-toi, tu vas les ameuter.

William donne un coup d'os sur la tête de Toinette

Toinette : Aie !

William : C'est creux !

Toinette : *(Désignant l'os)* Donne-le-moi.

William : *(Aux autres)* C'est creux dedans... là... écoutez... *(Il redonne un coup)*

Toinette : Aie ! *(Elle prend l'os de force)* Toi aussi c'est creux. Regarde *(Elle donne un violent coup et assomme William qui reste allongé)*

Mère : Arrêtez de vous chamailler ! Où est votre frère ?

Toinette : C'est moi qui lui ai demandé d'aller me chercher des pierres plus faciles à tailler que celles-ci.

Mère : Ce n'est pas un travail pour toi. Laisse tes frères le faire.

Toinette : Mais j'aime ça... ça me défoule.

Dorine : Père n'est pas encore rentré.

Mère : Le soleil s'est levé quatre fois depuis qu'il est parti.

Ernest : Non trois... trois jours et une nuit de peine lune.

Dorine : Il n'a pas dit où il allait... Comme d'habitude il a dit « Ne vous inquiétez pas pour moi ».

William : *(Se réveillant subitement)* Et s'il ne rentrait pas ?

Mère : Il est parti vers le Nord, en direction du mont Hadar...

William : Il a peut-être fait une mauvaise rencontre. Là-bas, c'est désertique et sauvage à la fois. C'est le territoire des rennes. Ils n'en feront qu'une bouchée.

Ernest : Tu sais très bien que Père est plus rusé qu'un renne, plus futé qu'un chacal ou qu'une horde d'éléphants.

Toinette : C'est les fauves qui sont à craindre. Si Père venait à être déchiqueté par l'un d'eux ce serait la cinquième disparition en moins de trois lunes : tante Simone, oncle Jules, grand Benoît et notre sœur Jeanne.

Tante Laure : Sans compter tous les petits que les bêtes nous ont mangés.

Dorine : Et grand père, vous ne le comptez pas ?

Toinette : Si bien sûr, mais grand père, ce n'est pas entre les griffes d'un fauve qu'il a fini sa vie mais entre les crocs d'un crocodile. Et puis il faut se rendre à l'évidence, ses jours étaient comptés. Il trainait trop la patte depuis un moment.

William : À ce rythme là, tante Laure va rester toute seule.

Mère : Pourquoi tu dis ça ?

William : Parce que tante Laure elle n'est pas mangeable. Même un lion affamé ferait demi-tour.

Tante Laure : Tu es méchant avec moi.

William : C'est pour rire.

Tante Laure : Ce n'est pas drôle.

William : Mais si...

Tante Laure : Mains non...

William : Mais je t'aime, tante Laure.
Tante Laure : Moi pas.
William : Mais si...
Tante Laure : Mais non... si tu continues, je te fracasse cette pierre sur la tête.
William : Oh oui, Tante Laure, fracasse-moi... !

SCENE 2

Bruits de pas qui se rapprochent. Un homme entre.

Dorine : Ah Père, te voici enfin...
Mère : Il était temps que tu arrives, je t'ai gardé un peu de viande. Ces goinfres auraient tout mangé.
Ernest : Tu sembles courber l'échine...
Père : Je suis fourbu et éreinté. Je n'ai rien mangé ou presque. Alexandre, va me chercher de l'eau.
Alexandre : J'ai taillé du silex, regarde...
Toinette : C'est moi qui lui ai montré...
Père : C'est bien mes enfants, c'est bien... va me chercher de l'eau, Alexandre.
Alexandre : Et puis j'ai fait une grande découverte. La pluie qui est tombée ces derniers temps a mis en relief des traces d'animaux et j'ai remarqué que la femelle du rhinocéros marchait toujours sur les traces de son mâle...
Père : C'est bien mon fils, c'est bien, mais va me chercher de l'eau.
Toinette : *(À Alexandre) À quoi ça te sert de savoir ça ? (Alexandre hausse les épaules et sort)*
Père : Il est très observateur cet Alexandre. Je suis sûr qu'on peut en tirer quelque chose de ce gosse. *(Un temps)* Les carnassiers sont-ils venus jusqu'ici ?
Mère : Non. Comme tu vois nous sommes tous en vie.
William : Nous étions sept quand tu es parti, nous sommes encore sept et en entier. Pas une jambe, pas un bras ne manque à l'appel.
Père : Il faut rester vigilant. Le bétail est de plus en plus rare. Les lions n'ont plus rien à se mettre sous la dent. Je les ai aperçus au loin qui filaient dans le couchant. On sera tranquille quelques jours.

Alexandre revient avec de l'eau dans un crâne renversé. Il le donne à Père.

Père : C'est bien, fils.

Tante Laure : Pourquoi es-tu parti si longtemps, Edouard ?

Père : J'ai marché et je me suis servi de ma tête.

Toinette : Que dis-tu, tu as marché sur la tête ?

Père : Idiote. Toi, tu es assise sur la tienne.

Tante Laure : Alors, dis-nous d'où tu viens.

Père : *(Sur un ton solennel)* Nous ne pouvons plus tolérer de voir notre horde se réduire petit à petit. On ne doit plus accepter de servir d'amuse gueule aux lions ou aux tigres.

Toinette : Mais ça a toujours été comme ça !

Père : Et bien justement, il faut que ça cesse.

Dorine : Mais on n'y peut rien.

Père : On peut toujours quelque chose. Il suffit de le vouloir. J'ai la solution. Approchez... De quoi avons-nous peur ? Que craignons-nous ? Les bêtes fauves. Que craignent les bêtes fauves ?

Toinette : Nous.

Père : Imbécile. Toi, tu es vraiment bête. Les bêtes fauves craignent d'autres bêtes plus fortes qu'elles. Et ces bêtes plus fortes, que craignent-elles ?

Toinette : D'autres bêtes encore plus fortes.

Père : Si tu veux, mais celles qui sont plus fortes que toutes, que craignent-elles ?

Tante Laure : Rien.

Père : Et bien si justement. Elles craignent une chose : le feu. Nous aussi nous avons peur du feu, comme tous les animaux. Quand nous le voyons glisser en bouillonnant sur le flanc de la montagne, nous avons très peur et nous fuyons en hurlant.

William : Nous avons si peur que nous détalons à une vitesse telle que nous rattraperions presque un lion à la course.

Toinette : Ça doit être marrant de voir la tête du lion au moment où on le dépasse. Ça doit lui couper les jambes, non ?

Père : Restez concentré sur ce que je dis et suivez-moi dans ma réflexion. Quand la montagne gronde, rougit et explose en flammes et en fumée, chaque bête est prise de panique. Alors je vous pose une question :

comment obtenir un effet comparable à celui d'un volcan sans risque pour notre espèce ?

- Ernest : En fait, ce que tu cherches, c'est une sorte de volcan portatif ?
- Père : J'ai poussé mon analyse plus en avant et c'est pour ça que je me suis absenté. Je suis allé voir de près comment le feu fonctionnait...
- Tante Laure : (*Effrayée*) Tu es allé au volcan ?
- Père : Exactement.
- Mère : Mais tu es fou... Tu aurais pu ne jamais revenir.
- Père : Il n'y avait pas d'autre solution. Je voulais voir. J'ai escaladé le volcan. La montagne est couverte de forêts. Plus j'avancais et plus la forêt s'éclaircissait. Le sol était chaud. J'avais soif. Je suffoquais. En levant les yeux, juste au dessus de moi, une fumée noire s'échappait du cratère et j'ai vu ce que je voulais voir. J'ai vu la lave suinter sur la pente rocheuse et enflammer les arbres qui étaient sur son chemin. C'est comme ça que j'ai compris le secret de la transmission du feu.
- Toinette : Moi, j'ai rien compris.
- Père : C'est simple. Le feu aime à manger. Si on lui présente une nourriture à sa convenance, il la dévore aussitôt. On doit donc, avec une branche, approcher d'un arbre brûlant et repartir avec le feu dans la branche et l'amener ici.
- Ernest : C'est plus facile à dire qu'à faire.
- Père : C'est possible.
- William : Tu vas nous faire cramer !
- Mère : Et que feras-tu quand le feu sera là ?
- Père : Il faudra lui donner à manger pour ne pas le laisser mourir. Cette invention nous protégera. Plus aucun loup n'osera s'approcher de notre campement. Vous comprenez ça ? Nous serons les maîtres des lieux.
- Ernest : L'idée est belle, c'est vrai... mais bien avant d'arriver jusqu'à nous, il y a longtemps que ta branche aura brûlé entièrement et toi avec.
- Père : Je prendrai le feu dans une branche, je dévalerai la pente, avant que la branche ne soit totalement brûlée j'en ramasserai une autre que j'enflammerai à son tour et ainsi de suite jusqu'à mon arrivée ici. C'est la seule façon de réussir. Qui veut m'accompagner ?

Personne ne répond

NOIR

SCENE 3

- Dorine : Quand Père n'est pas là, je n'aime pas ça. J'ai peur. Sa présence me rassure. Je trouve qu'il est souvent parti maintenant.
- Mère : Tu sais bien qu'il ne tient pas en place. Et puis c'est comme ça, c'est un mâle. Un mâle, ça court toujours... Ton père n'a jamais pu rester les deux pieds dans la même empreinte. Il a toujours été comme ça, tu sais... sauf peut-être avant...
- Dorine : Avant quoi ?
- Mère : Avant que je sois sa femelle. Il y a longtemps. Bien avant que je te fasse. A cette époque, il était avec une autre. Je ne sais pas ce qu'il lui trouvait. C'était une vraie fainçance. Je lui aurais bien arraché les yeux tellement elle m'énervait. Tu t'en souviens Laure ?
- Tante Laure : Bien sûr que je m'en souviens. Ce n'était pas une si mauvaise fille que ça, tu exagères un peu.
- Mère : Elle ne savait rien faire... à part rouler son cul du matin au soir. Quelle gourde c'était !
- Tante Laure : Tu dis ça parce qu'elle t'avait devancée... Elle avait Edouard dans son cœur.
- Mère : Pas seulement dans son cœur... Je ne sais vraiment pas ce qu'il lui trouvait...
- Tante laure : Elle avait des atouts que tu n'as jamais eus.
- Mère : Des atouts ? Quels atouts ?
- Tante Laure : Et bien, elle était faite de telle sorte qu'elle ne laissait pas les mâles insensibles.
- Mère : (*Agressive*) Tu veux peut-être dire que moi je les laissais de pierre ?
- Tante Laure : Je ne dis pas ça... mais question mamelles, tu ne jouais pas dans la même catégorie... Et puis, je constate seulement qu'Edouard y trouvait son bonheur.
- Dorine : Qu'est-elle devenue ?
- Tante Laure : Un jour elle a voulu aller à la chasse avec les hommes. Elle s'est perdue dans la forêt... On ne l'a jamais revue.
- Mère : La chasse, ce n'est pas la place d'une femelle. Elle a dû servir de repas à un fauve. Ça lui aura servi de leçon. Dans les tempos qui ont suivi, à chaque fois que les hommes ramenaient un animal de la chasse, j'avoue que je prenais du plaisir à le déguster.
- Dorine : Pourquoi ?

- Mère : Je me disais que j'étais peut-être en train de manger la bête qui lui avait réglé son compte.
- Tante Laure : Tu es cruelle.
- Mère : C'était une fainçance je te dis. Elle passait le plus clair de son temps sur le dos ou à quatre pattes à exciter les mâles.
- Tante Laure : C'est vrai qu'il n'y avait pas qu'Edouard. Je me rappelle, il y avait aussi le gros Louison. Tu t'en souviens ? Lui ne s'est jamais remis de sa disparition. Il l'a cherché jour et nuit pendant longtemps et il a fini par se jeter du haut de la falaise.
- Mère : S'il n'y avait eu que Louison... Mais elle passait de jours entiers à se faire trousser par les premiers venus. Ils n'étaient pas tous les premiers, mais une chose est sûre, ils n'étaient jamais les derniers. Si elle avait survécu, c'est certain qu'on aurait eu sa descendance à élever... elle aurait mis bas plus d'une fois.
- Tante Laure : Tu ne peux pas aller contre la nature. Elle était comme ça. Mais rassure-toi, ton Edouard a très bonne mine, il n'a pas l'air de dépérir... au contraire même, il est en pleine forme.
- Mère : Maintenant, c'est sa tête qu'il fait travailler. Notre évolution le préoccupe beaucoup. Il cherche toujours des idées nouvelles pour améliorer notre condition et là dessus on ne peut rien lui reprocher.
- Tante Laure : Je crois qu'il rêve... Son histoire de feu, ça ne marchera jamais... Je ne lui ai pas dit, pour ne pas le fâcher mais il perd son temps.
- Dorine : Ne dis pas ça Tante Laure... Quand il dit que nous avons une grande cervelle et qu'un jour viendra on en fera quelque chose de bien, il a raison.
- Tante Laure : Moi, ma cervelle à moi, elle est comme elle est, je la garde comme ça et je ne veux pas qu'il y touche. Il y a des jours où il perd la tête. Quand il dit, par exemple, qu'avec de l'entraînement, il n'y a pas de raison pour qu'un jour on ne court pas le cent mètres en 10 secondes, si ce n'est pas de la folie ça, qu'est-ce que c'est ?
- Mère : Où sont tes frères dorine ? Dis-leur qu'ils feraient bien d'aller chercher à manger... on va bientôt manquer.

NOIR

SCENE 4

- William : Qui vient aux lézards avec moi ?
- Mère : Va plutôt aux lapins, c'est plus nourrissant.

- William : Y'en a pratiquement plus en ce moment... ce n'est plus la saison.
- Ernest : C'est vrai que le petit gibier se fait de plus en plus rare. Il va falloir s'attaquer au gros si on veut garder des forces.
- William : Pour le gros on ne fait pas le poids. Notre épieu n'est efficace que de près et à chaque fois on est trop loin.
- Dorine : Il faut s'approcher...
- William : Et comment ? Tu crois peut-être qu'il suffit de crier au lion « *Eh ! Toi là bas, attends, j'arrive...* » et lui bien sûr très poli, il s'assoit, il attend et toi, tu arrives essoufflé à deux pas de lui, tu le remercies de sa gentillesse et de sa compréhension, tu armes ton épieu et c'est la mise à mort... et tu reviens ici avec tes courses pour la semaine. Facile !
- Ernest : Alexandre, tu ne parles pas de ton idée révolutionnaire ?
- Alexandre : Quelle idée ?
- Ernest : Tu étais soit disant sur le point d'inventer une arme qui devait être radicale pour chasser... comment l'appelais-tu déjà ?
- Alexandre : Ah oui, l'ARC !
- Ernest : Voilà... ARC...Arme Radicale pour la Chasse. Alors, où en es-tu ?
- Alexandre : Au point mort. Mes premiers essais n'ont pas été concluants mais je ne désespère pas. Il faut trouver un bois suffisamment résistant et élastique pour le bander. J'ai essayé avec le bambou mais il ne se cambre pas assez, l'olivier, pas plus.
- Mère : Le principe, c'est quoi ?
- Alexandre : Le but c'est d'envoyer une flèche de bois droit devant.
- Toinette : Pourquoi faire ?
- Alexandre : Si ta flèche est pointue elle peut transpercer n'importe quel animal. Selon mes études elle doit pouvoir aller à cinquante pas, très facilement. Il faut juste trouver le bon rapport poids – vitesse. Une flèche trop grosse ne va pas assez loin, une flèche trop petite ne perce rien.
- William : Tu crois qu'on pourrait tuer toutes sortes de bêtes ?
- Alexandre : Oui, j'en suis persuadé.
- Tante Laure : Même le bison ?
- Alexandre : Même le bison. C'est plus précis qu'un épieu... on arme, on vise, on relâche et ça part.
- Mère : Il faut avoir une bonne vue.
- Toinette : C'est les animaux qui vont être surpris. Ils ne s'y attendent sûrement pas. Ton engin va leur faire tout drôle.

Tante Laure : Tu crois que ça marchera aussi sur les oiseaux ?

Alexandre : Oui, je te dis. Pourquoi, vous avez des doutes ?

Mère : On ne demande qu'à te croire, Alexandre.

Toinette : Moi, je demande à voir.

Alexandre : Pour l'instant tu ne verras rien. Mais ça viendra dès que j'aurais trouvé le bois idéal. Je pense qu'au début on va tâtonner, surtout pour les oiseaux. Il faudra apprendre à analyser le sens et la vitesse du vent, sinon le risque c'est que le vent ramène la flèche vers toi et c'est l'accident.

Mère : A mon avis, il y aura de plus en plus d'accidents de chasse.

Ernest : On sera plus rentable, donc on passera moins de temps à la chasse et donc on aura du temps libre pour faire autre chose.

Alexandre : Il faudra fabriquer des flèches de tailles et de formes différentes suivant la bête à abattre.

William : Ah bon, on sera harnaché de tout un attirail de flèches ?

Alexandre : Oui et surtout il faudra être rapide et choisir la bonne.

Tante Laure : Ce ne sera pas facile pour toi William, toi qui confonds déjà un mammoth et un baobab !

William : Oh la la... c'est bien compliqué ton invention... il faut être habile, avoir une bonne vue, être rapide et en plus on risque sa peau... ce n'est pas pour moi ça...

Ernest : Et bien tu resteras ici.

William : Ah non alors ! Ici les femelles jacassent trop !

NOIR

SCENE 5

Toinette : Qu'est-ce qu'il se passe, là bas ? Regardez... C'est étrange... le soleil s'est décroché... On dirait que le soleil s'est décroché du ciel...

Tante Laure : Tu es fatiguée Toinette.

Toinette : Mais regardez...

Tante Laure : Tu hallucines.

Toinette : Le soleil bouge...

Mère : Tu devrais aller te reposer.

- Toinette : Je vous dis qu'il bouge. Il roule sur la terre... il vient vers nous... regardez...
- Mère : C'est votre père qui rentre... avec son volcan...
- Tante Laure : Mais il est fou... (*Affolée et criant*) Au fou, au fou, au fou...
- Père : (*Arrivant avec une branche enflammée*) Faites de la place... Ecartez-vous... Vite, apportez des branches... des branches et du bois... Mais bougez-vous les fesses... il va mourir... vite, vite... Et des feuilles séchées... Dorine, va chercher des pierres...
- Tante Laure : Tu es complètement fou, Edouard. On va tous sauter... tu veux notre mort ou quoi ?
- Père : Tais-toi Laure, ce n'est pas le moment. Allez me chercher de l'eau... vite. Donnez... allez... il faut lui donner à manger... il ne faut pas qu'il meure...
- Tante Laure : C'est lui qui va nous manger.
- Mère : Alexandre, va à l'eau. (*Alexandre s'exécute*)
- Père : Retournez au bois, il n'y en a pas assez. S'il s'éteint, il faudra tout recommencer et grimper à nouveau au volcan... je ne ferai pas cela tous les jours... (*Dorine apporte des pierres*) Il en faut d'autres... retourne. Du bois, encore du bois. Allez-y, il en veut... (*Un temps*) C'est bon, il est bien lancé... Les pierres, on va les mettre autour...comme ceci... voilà... Il faut maintenant l'entretenir. Ernest et William, vous commencerez...
- Ernest
et William : Commencer quoi ?
- Père : Vous êtes responsables de sa bonne alimentation. On fera des tours... par équipe de deux.
- Dorine : Et la nuit ?
- Père : La nuit aussi. Vous avez une autre solution ? (*Un temps*) Quel grand pas nous faisons là. Quel est l'animal qui osera s'approcher de nous maintenant ?
- Tante Laure : C'est évident, même nous on a peur.
- Père : Si vous avez peur, c'est que votre cerveau est trop étroite. C'est qu'elle n'a pas plus de capacité que celle d'un lion ou d'un léopard. Faites un effort... De quoi avez-vous peur ?
- Toinette : (*S'approchant du feu*) Mais ça chauffe !
- Père : Justement, c'est un remède contre le froid. Approchez-vous... Allez, approchez... venez voir comme il fait bon... Vous sentez cette chaleur ? Laure, viens...
- Tante Laure : Je n'en veux pas de ton volcan... et puis, je n'ai pas froid.

- Père : Ce n'est pas un volcan, c'est un feu domestique.
- Dorine : Tu as tort, Tante Laure, c'est très agréable.
- Père : Vous savez une chose ? Tiens, remettez du bois... Vous savez ce qu'on peut faire ? Mathilde, que reste-t-il à manger ?
- Mère : Il y a des champignons et quelques restes de viandes.
- Père : Apporte la viande. Vous vous plaignez toujours que vos dents d'herbivores ne sont pas faites pour déchiqueter la viande et bien vous allez voir... Ça tombe bien, c'est l'heure du dîner. (*Mathilde apporte la viande*) Donne. Ne restez pas autour comme ça, vous lui coupez l'air, il va s'étouffer. Asseyez-vous... Pour bien mastiquer la viande, il faut lui donner une forme plus friable. Il faut réduire les muscles et les ligaments. Et bien le feu à ce pouvoir. Regardez cette brindille comme elle se contracte... cela doit être pareil avec ce morceau d'antilope. On va tester tout de suite.
- Tante Laure : Tu ne vas quand même pas nous faire manger un bout de viande brûlé et tout noir ?
- Ernest : Tante Laure, voyons... il faut le retirer avant qu'il soit tout noir, sinon ce sera de la semelle.
- Père : (*En extase*) Regardez... Vous sentez l'arôme qui se dégage ?
- Mère : Oh, la graisse qui fond... Ah ça, c'est bien alors... la graisse, ce n'est pas sain.
- Toinette : Il y a du jus qui sort, du jus rouge.
- Alexandre : Il est à point là.
- Père : Presque... Je crois que nous inventons là une nouvelle façon de cuisiner. Qui veut goûter ? Y'en aura pour tout le monde. En voici un bout... tiens William, dis-nous ce que tu en penses...Allez, manger mes enfants, vous ne savez pas qui vous mangera...
- William : (*William goûte et hurle*) Aïe, aïe... c'est chaud !
- Mère : Ne te jette pas dessus comme un cannibale !
- Ernest : (*A William*) Alors, c'est comment ?
- Alexandre : Moi aussi, j'en veux...
- William : Hum ! C'est tendre, c'est bon, ça fond dans la bouche...
- Tante Laure : (*Agressive*) Et moi, j'en ai pas ?
- Père : Teins, tiens, Laure... finalement, je fais recette...
- Dorine : est-ce qu'on peut cuisiner d'autre chose que de l'antilope ?

Père : Tout se cuit. Plus l'animal est gros, plus il faut un grand feu, c'est tout. Qu'on m'apporte un mammouth et je me fais fort de le rôtir.

Alexandre : D'accord. Je relève le défi.

Père : Et ce jour là, nous ferons une grande fête.

Dorine : De toute manière, il faut en faire une.

Ernest : Oh oui, un énorme gueuleton !

Toinette : Avec un discours.

Alexandre : Oh oui, un discours.
(À plusieurs, sur un ton saccadé) Un discours, un discours, un discours...

Père : Attendez, ne vendons pas la peau du mammouth avant de l'avoir tué.

NOIR

SCENE 6

La horde est autour du feu, qu'elle commence à amadouer. Brutalement surgit oncle Vania, d'un arbre ou de la forêt, rugissant comme un animal.

Vania : Te voilà donc Edouard... J'espérais qu'il y aurait une limite à tes folies... et je te retrouve ici avec une nouvelle ineptie... *(Sentencieux)* Edouard, écoute-moi bien... ne t'ai-je pas mille fois averti, supplié en qualité de frère aîné de t'arrêter à temps, de réfléchir, de t'amender, de changer de vie avant qu'elle ne t'amène tout droit avec ta famille vers un désastre irréversible... arrête, arrête Edouard, avant qu'il ne soit trop tard...

Père : Il y a une éternité que nous t'avions vu, Vania... Allez, viens te chauffer un peu. Où as-tu été pendant tout ce temps ?

Vania : Pas loin... enfin pas tant que ça.

Dorine : Raconte-nous oncle Vania.

Vania : Si je dépends pour mon ordinaire, de fruits et de légumes et si la saison a été médiocre...

Toinette : *(Coupant Vania)* Comme dit Père, c'est comme si nous allions avoir une inter-pluviale avec une sécheresse qui commence...

Mère : *(Donnant un coup de trique à Toinette)* Toinette, tais-toi, laisse parler tonton Vania.

Vania : On trouve dans la forêt, vers le Congo, abondance de nourriture, si l'on sait où la chercher... c'est seulement question de régime et de prudence

due à mon âge. Je suis rentré hier et j'ai tout de suite compris quand la nuit est tombée, qu'il se tramait quelque manigance... Je connais onze volcans dans ce département et quand j'en ai vu douze, j'ai senti que tu n'y étais pas pour rien Edouard. Je m'élançais, je cours, je vole de branche en branche, j'arrive et que vois-je ? (*Montrant le feu*) Il te faut à présent ton volcan particulier ? Ah mon pauvre Edouard, voilà une nouvelle ineptie qui dépasse les bornes.

Père : Vois-tu mon vieux Vania...depuis un bon bout de temps nous sommes mis aux outils de silex et peut-être que c'était ça le pas décisif... peut-être que maintenant nous ne faisons plus que progresser... alors pourquoi m'accuses-tu puisque toi aussi tu tailles le silex ?

Ernest : Et des silex drôlement bien coupants, oncle Vania...

Vania : Mais je vous l'ai déjà dit mille fois, si on reste dans les limites raisonnables, les outils et les coups de poings taillés, ça ne transgresse pas vraiment la nature, pourvu qu'on ne se mette pas à en dépendre trop... Je suis un libéral, Edouard et j'ai le cœur à gauche... jusque là je peux accepter... mais ça, Edouard... ça... cette chose là... ça c'est tout différent et personne ne sait où ça pourrait finir... et ça concerne tout le monde, moi compris, car tu pourrais brûler toute la forêt avec une chose pareille et qu'est-ce que je deviendrais, moi ?

Père : (*Riant*) Oh, je ne crois pas que nous en viendrons là...

Vania : Tu ne crois pas... mais peux-tu me dire Edouard si seulement tu sais maîtriser ce... cette chose ?

Père : Eh bien... plus ou moins... oui, plus ou moins...

Vania : Comment ça, plus ou moins ! Tu le sais où tu ne le sais pas ? Réponds-moi... Peux-tu l'éteindre par exemple ?

Père : Oh, il s'éteint tout seul... suffit de ne pas lui donner à manger.

Vania : Il s'arrêtera tout seul si tu ne lui donnes pas à manger, dis-tu ? Et s'il lui prenait la fantaisie de se mettre à manger tout seul... qu'est-ce que tu ferais ? Tu n'y as pas pensé ?

Père : Ce n'est pas encore arrivé... au contraire... il faut lui consacrer un temps fou pour le garder en vie, surtout par nuits humides.

Vania : Alors cesse de le garder en vie plus longtemps, laisse le mourir... cesse avant une réaction en chaîne... Cela fait combien de temps que tu joues ainsi avec le feu ?

Père : (*Enthousiaste*) Oh, j'ai découvert le truc il y a plus d'un mois. C'est un truc absolument fascinant, tu sais... avec des possibilités prodigieuses, ne serait-ce que le chauffage, ce serait déjà un grand pas, mais il y a tellement autre chose... c'est pharamineux. (*De plus en plus enthousiaste*) Tiens, prends la fumée simplement, crois-le ou non, cela asphyxie les mouches et chasse les moustiques... Oh bien sûr, le feu est

d'un maniement délicat et ça bouffe comme un ogre, plutôt méchant avec ça, à la moindre inattention il te pique comme le diable... mais c'est quelque chose de neuf qui ouvre des perspectives fabuleuses.

Vania : *(S'étant approché trop près du feu)* Aïe, aïe, aïe... *(Sautillant sur un pied)* Il m'a mordu la saleté... aïe, aïe, aïe... je te l'avais dit Edouard, imbécile... aïe, aïe, aïe... Vous y passerez tous, elle vous mangera tous, ta stupide trouvaille, ta saloperie de feu va vous éteindre tous, toi et ton espèce et en un rien de temps, crois-moi. Aïe, aïe, aïe... saleté... Je remonte dans mes arbres. Cette fois tu as passé les bornes ? Edouard... Rappelle-toi, les dinosaures aussi avaient passés les bornes et où sont-ils à présent, hein ? Adieu, retour aux arbres... *(Il s'enfuit tandis que la horde accompagne son départ de divers bruits et quolibets)*

SCENE 7

Père : Ah, ce Vania... il ne changera jamais... c'est le plus grand disputailleur que je connaisse.

Mère : Vous n'êtes jamais d'accord.

Père : Il n'y a qu'une chose qui l'intéresse, c'est son arbre... et bien qu'il y reste dans son arbre. Il est contre le progrès, il vit encore comme les singes... c'est incroyable à notre époque... alors que nous, nous avançons à grands pas.

Mère : *(Peu enthousiaste)* C'est vrai qu'on avance, tes rêves se concrétisent mais... c'est tout.

Père : C'est tout, c'est tout... qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Mère : Je veux dire que... mois aussi, je rêve... mais tu ne t'en es jamais soucié.

Père : Tu rêves, mais tu rêves à quoi ?

Mère : Je rêve de... comment te dire ? Je rêve d'un chez moi bien à moi, je rêve d'un vrai foyer bien douillet, bien chaud.

Père : Tu l'as déjà, regarde *(Il montre le feu)*... le voilà ton foyer.

Mère : Non. C'est ton foyer, c'est ton feu, c'est ton invention. Moi, j'aspire à autre chose. Etre sans domicile fixe comme nous sommes, ce n'est pas une vie. Même les chimpanzés sont mieux lotis que nous. On dort à même le sol... à la première rafale de vent notre abri de fortune tombe par terre et dès qu'il pleut nos os sont trempés jusqu'à la moelle. Je suis sûre que c'est la cause de mes rhumatismes. Non vois-tu, je rêve d'autre chose. Mon plus grand désir serait d'avoir un endroit bien à moi : une caverne, même petite, mais un toit sur la tête, tu comprends ? On pourrait très bien en avoir une si tu te mettais à chercher un peu au lieu de tailler la pierre ou de t'occuper de ton feu toute la journée.

- Père : Ecoute, jusqu'à présent je n'ai pas eu une minute à moi. J'ai consacré de nombreuses semaines à apprivoiser mon feu, comme tu dis. Maintenant que c'est fait, nous pouvons envisager une autre étape. On ne peut pas courir plusieurs chèvres à la fois. Je suis d'accord avec toi, il faut qu'on se loge. Les cavernes, il y en a mais tu sais qu'elles sont toutes occupées, soit par des ours, soit par des loups... et ce n'est pas facile à les déloger ces locataires là. Mais grâce au feu nous avons un moyen de les faire fuir.
- Mère : Il faut qu'elle soit suffisamment grande pour y recevoir toute la horde et bien aérée, bien exposée... si possible avec une terrasse orientée vers le midi.
- Père : J'en connais une dans un quartier agréable. Je crois qu'elle habitée par un vieux couple d'ours. Ils ne sont pas toujours là. Nous pourrions profiter de leur absence pour nous y installer. Comme on dit « qui va à la chasse perd sa place ». Je suis certain qu'elle te plaira.
- Mère : Dorine et Toinette arrivent à un âge où elles ont besoin d'intimité.
- Père : Oui, oui... j'ai compris Mathilde, j'ai compris. Tu as mille fois raison. Je te promets que nous l'aurons cette caverne.

NOIR

SCENE 8

- Père : Maintenant qu'on maîtrise le feu, notre dépeuplement est terminé. Il faut aller plus loin encore. Le moment est venu pour vous de fonder une famille. Vous êtes les aînés. Vous êtes grands, beaux et forts. Vous allez donc partir chasser autre chose que du gibier. Ecoutez-moi bien. En marchant dans la direction du sud, à soixante lieues, il y a une horde. Là-bas vous trouverez toutes les compagnes qu'il vous faut.
- William : Mais nous avons tout ce qu'il faut à la maison. Dorine est parfaitement...
- Père : Non. Tu prendras une fille de là-bas. Tu auras le choix.
- Ernest : Les types s'accouplent toujours avec leurs sœurs, c'est ce qui s'est toujours fait.
- Père : Peut-être, mais c'est fini. A partir de maintenant commence l'exogamie.
- William : Mais c'est contre nature. Tous les animaux font comme ça, même si de temps en temps une bête s'aventure hors de sa bande.
- Ernest : C'est idiot, nos filles sont sur place, alors que les autres, il faut aller les chercher...
- Père : Soixante lieues, ce n'est pas loin.

- William : Pourquoi nous donner tout ce mal ?
- Père : Il faut maintenant mélanger les gènes. Et puis vos sœurs, c'est un débouché trop facile pour vos libidos. Si nous voulons le moindre développement culturel, il faut qu'un jeune homme quitte le toit familial, se cherche une compagne, la courtise, la capture et se batte pour elle. Sélection naturelle.
- Ernest : Mais nous pouvons très bien nous battre à la maison pour nos femmes à nous et tu auras à domicile toute la sélection naturelle que tu voudras.
- Père : Non. Nous sommes plus en retard que je ne l'imaginai. Nous n'allons pas éternellement poireauter comme des contemporains du mammoth. Nous stagnons et stagner c'est la mort. Nous avons le feu mais nous ne savons pas le fabriquer. Toi, Ernest, tu te flattes de savoir penser, mais c'est une illusion, car le registre de nos connaissances est beaucoup trop étroit. C'est le langage qui génère la pensée et c'est pure courtoisie d'appeler langage les quelques mots que nous possédons. Non, mes chers fils, sur le plan culturel à peine si nous sommes plus avancés que l'australopithèque et lui, croyez-moi, il n'est déjà plus dans la course. Il faut faire un effort mes enfants. Il faut que vous considériez tout cela en garçons raisonnables, en adultes responsables.
- William : C'est nouveau ce que tu nous demandes.
- Père : Je sais, c'est difficile à comprendre au début, mais c'est indispensable. Pour résoudre les problèmes il faut d'abord se les poser et pour se les poser il faut se créer des difficultés personnelles à se casser le ciboulot.
- William : Mais ça nous rendra si malheureux que nous finirons par tout lâcher et nous laisser mourir. C'est le bonheur qui donne le goût de vivre.
- Père : Erreur. Le bonheur vous rend paresseux. Tu chercheras dans le travail, tout au contraire, une diversion à tes difficultés.
- William : Je n'en crois rien.
- Père : D'une façon ou d'une autre vous ferez ce que je dis un point c'est tout.
- William : En attendant, pendant que tu nous envoies dans la brousse devenir exogames et civilisés, toi tu pourras te payer toutes les femmes de la maison. Si ce n'est pas un retour au Père primitif de horde, qu'est-ce que c'est ?
- Père : Si j'avais voulu me payer toutes les femmes de la maison je l'aurais déjà fait. Les anciennes manières sont dépassées. J'aurais pu aussi vous flanquer dehors cul par-dessus tête. Au lieu de tout cela je vous encourage à approcher une volée de jeunes personnes tout à fait ravissantes.
- Ernest : Mais comment allons-nous faire pour prendre les filles de par là-bas ?

Père : Eh bien en les courtisant. Faites comme les animaux, gonflez vos poitrines comme les ramiers ou vos joues comme les crapauds-buffles ou faites virer vos fesses au vermillon.

William : C'est commode ! Et puis je suis timide.

Père : Ne discutez pas et mettez-vous au travail. Quand vous serez accouplés vous ramènerez vos filles au bercail. Au lieu de horde nous serons une tribu. Premier progrès. Allez, mettez-vous en route.

NOIR

SCENE 9

Ernest : On marche déjà depuis plusieurs lieues. Foncer comme nous faisons au petit bonheur n'est pas une solution. Discutons un plan d'attaque, d'autant que nous ne devrions plus être très loin.

William : Tu as raison, des fois qu'ils nous tomberaient dessus au cours d'une partie de chasse. Ils pourraient bien nous prendre pour des singes et nous faire notre affaire.

Ernest : Primo, il faut nous armer. Cherchons du bois et taillons-nous des lances.

William : Et pourquoi faire ? Pourquoi ne pas aller tout simplement les trouver et leur expliquer gentiment la chose ? Nous venons faire la cour pas la chasse.

Ernest : Non. Il faut nous approcher le plus possible sans être vus et voir de quoi il retourne. Ils sont peut-être bien quarante. Je propose de leur tomber dessus pendant la nuit et d'emporter chacun une fille, comme des hyènes.

William : C'est une façon peu délicate de gagner l'affection d'une demoiselle.

Ernest : *(En arrêt et voix basse)* Eh ! Regarde, là-bas... On dirait des silhouettes accroupies.

William : Tu as raison... Ils taillent du silex... Ils ne savent même pas s'y prendre... D'ici on dirait des chimpanzés.

Ernest : Vois-tu ce que je vois ?

William : Oh oui alors...

Ernest : Elle me plaît assez cette mignonne là-bas. Elle est bien roulée.

William : Tu n'as pas tort. Regarde-moi ces fesses... comme un hippopotame. Superbe ! En voici une autre. Qu'est-ce qu'on attend ?

Ernest : Ce qu'on attend ? Regarde plutôt.

William : C'est quoi, ça ?

Ernest : C'est sûrement le père. Une attaque de front coûterait trop cher. Je suis favorable à une attaque de nuit. Il faut débarquer dans le noir en imitant les lions, chacun attrape une fille et se débîne avant que le vieux puisse comprendre de quoi il retourne. Qu'en penses-tu ?

William : Oui, mais peut-être qu'il ne dort que d'un œil, c'est ce que je ferai si j'étais lui, avec toutes ces belles filles à la maison.

Ernest : Peut-être qu'elles ont des frères. Et s'ils entendent rugir les lions ils vont donner l'alerte.

William : Et puis, supposons même qu'on réussisse mais qu'on se trompe dans le noir et qu'on ramène deux vieilles.

Ernest : J'ai une idée. Vu leur état de sous développement, ils doivent s'éloigner à bonne distance pour trouver à manger pour tous. Il y a neuf chances sur dix pour que les femelles les accompagnent pour attraper des petits rongeurs ou des insectes. Nous avons connu la situation dans le temps. Ils doivent sûrement se disperser. Alors on va se séparer tous les deux et suivre chacun une fille dès qu'elles se seront écartées d'un groupe. Qu'en dis-tu ?

William : C'est très bien. Moi je vais par là.

Ernest : Et moi, par là. Bonne chance, frangin !

William : Bonne chance !

NOIR

SCENE 10

Ernest est essoufflé. Griselda est assise plus loin. Ernest croit ne pas être vu de Griselda. Sans le regarder, Griselda lui parle.

Griselda : Venez-vous asseoir près de moi.

Ernest : *(Surpris)* Qui ça, moi ?

Griselda : *(Toujours sans le regarder)* Oui vous. Venez vous asseoir et parlez-moi de vous. Je meurs de tout savoir. *(Ernest s'approche timidement).* Comment vous appelez-vous ?

Ernest : Ernest.

Griselda : Joli nom. Moi, c'est Griselda. C'est stupide, je sais, mais j'ai des parents romanesques. L'êtes-vous aussi ?

Ernest : Non.

Griselda : Que si, sinon vous ne m'auriez pas couru si longtemps après. On dirait que je vous ai fait suer ? J'ai tout de suite vu que vous étiez si peu commun, tellement... différent.

Ernest : Quand l'avez-vous vu ?

Griselda : Quand vous étiez là haut sur la falaise avec votre double, à nous lorgner mes sœurs et moi. C'était très inconvenant, notre père était très furieux. « *Ils ont des manières ces jeunes d'aujourd'hui* » à-t-il dit.

Ernest : Ah bon, vous nous aviez reniflés et... vous saviez pourquoi nous étions venus ?

Griselda : Oh, c'était assez évident, non ? Nous étions si excitées...

Ernest : Ah bon, excitées, vraiment ?

Griselda : Nous recevons si peu dans ce bled, alors dès que des nouveaux mâles sont dans les parages... Vous avez été le premier à me trouver... alors... voilà... je suis à vous.

Ernest : Attendez... je devais normalement vous capturer et vous emmenez de force et...

Griselda : Je ne saurais trop vous conseiller de garder vos forces pour autre chose...

Ernest : Griselda, permettez-moi de tirer les choses au clair...

Griselda : Je vous permets tout ce que vous voulez.

Ernest : Il y a quelques minutes on ne se connaissait pas. C'est vous qui m'abordez et... enfin c'est vous qui... qui me demandez de... de... ce n'est pas normal... C'est le monde à l'envers.

Griselda : C'est vous qui n'êtes pas normal et vos façons de faire... Mais si pour vous contenter vous voulez que je résiste, alors je vais résister.

Ernest : Non, non, j'essaie seulement de comprendre.

Griselda : Eh bien puisque vous ne comprenez pas, commençons par la fin et disons-nous adieu tout de suite.

Ernest : Ne le prenez pas ainsi...

Griselda : Alors réagissez... montrez-moi que vous m'aimez... faites-moi la cour.

Ernest : Déjà ? ... Euh... oui... oui, vous avez euh... vous avez raison... Attendez, euh... euh... Acceptez-vous... euh... acceptez-vous, Griselda, que... que je vous enlève ?

Griselda : Oui, je l'accepte.

Ernest : Euh... acceptez-vous que je vous enlève tout de suite ?

Griselda : Oui, je l'accepte.

Ernest : Euh... acceptez-vous que... que je vous emmène avec moi et que je... et que je vous présente mes vieux ?

Griselda : Oui, vous dis-je. Je suis à vous.

Ernest : Acceptez-vous que...

Griselda : Oui, oui, oui et oui. J'accepte tout.

Ernest : Ah, mais fallait le dire.

NOIR

SCENE 11

William : *(Sur un ton guerrier)* En, toi là, arrête-toi... À partir de maintenant tu es à moi.

Pétronille : Qui êtes-vous pour me parler sur ce ton ? C'est un peu cavalier de tutoyer une femme qu'on rencontre pour la première fois.

William : Je suis ton homme, tu es ma femme. Tu dois m'obéir. C'est la loi. Viens, je t'emmène.

Pétronille : Oh, là... doucement. La courtoisie, ce n'est pas votre fort, dites-moi. Qui vous a éduqué de cette façon ? D'où venez-vous ?

William : Je viens de là-bas, à soixante lieues d'ici... et là-bas, la loi, c'est le Père qui la fait... et le Père m'a dit de capturer une fille de mon choix et mon choix est tombé sur toi.

Pétronille : Chez nous aussi c'est le père qui fait la loi... et chez nous les bonnes manières sont de rigueur. On n'a pas gardé les singes ensemble !

William : Je ne suis pas venu pour parlementer. Ma mission est précise et je tiens à l'accomplir correctement. Tu dois me suivre.

Pétronille : Et pourquoi faire ?

William : Je dois te présenter mon Père.

Pétronille : Mon père aussi aimerait bien vous connaître.

William : Ce n'est pas prévu. Une autre fois, je suis pressé.

Pétronille : Remarquez, je dis ça mais je crois qu'il s'en moque un peu. Depuis son accident... disons qu'il est moins à cheval qu'il ne l'a été.

William : Un accident ?

Pétronille : Oui, un accident. Une collision avec un rhinocéros, de plein fouet. Il ne regardait pas la piste. Il se remet petit à petit... Et pourquoi je devrais vous suivre ? Qu'ais-je donc à y gagner ?

William : Tu as tout à gagner. Vous êtes en retard chez vous, alors que chez nous le progrès est en marche. Nous savons beaucoup de choses. Tu vas t'élever et changer de rang dans la société.

Pétronille : Et si vous n'étiez pas mon type d'homme ?

William : Pourquoi je ne serais pas ton type d'homme ? Je suis sûr que tes sœurs voudraient toutes être à ta place.

Pétronille : Et bien échangeons, je donne ma place.

William : Non, c'est toi que j'ai choisie, je te garde. Tu es la meilleure. Tu seras une mère pour mes enfants. Je ne doute pas que tu seras une bonne nourricière, c'est évident en te regardant... Et puis maintenant tu vas me dire « tu ».

Pétronille : Je vous dirai « tu » si je veux.

William : Quel caractère vous avez dans la contrée ! Je veux que tu me dises « tu », tu entends. Il faut que mon Père voie que j'ai pris l'ascendant.

Pétronille : On ne se connaît pas assez pour se tutoyer.

William : Alors ne perdons pas de temps, faisons tout de suite connaissance. Moi, c'est William.

Pétronille : Ah, William, c'est pas mal ! Moi, c'est Pétronille.

William : Pétronille ? Ça me va très bien. Bon, maintenant qu'on se connaît, tu peux me tutoyer. Allez viens, on y va.

Pétronille : Tu vas trop vite en besogne. J'ai peut-être mon mot à dire ?

William : Non, une femme n'a rien à dire. Elle doit obéissance à son homme.

Pétronille : Alors dans ces conditions je ne te suivrai pas.

William : An si tu vas me suivre. J'y mettrai les moyens qu'il faut mais tu vas me suivre.

Pétronille : Non, non.

William : C'est bien ce que l'on va voir. (Il se jette sur Pétronille, ils se battent)

NOIR

SCENE 12

La horde est devant le feu. Ernest est arrivé avec Griselda. Alexandre travaille le bois.

- Père : (À Ernest) Je te félicite mon fils, tu nous as ramené là la plus belle des gazelles. Tu as dégainé plus vite que ton frère. Les premiers sont toujours les mieux servis. Raconte-nous comment s'est passé la capture.
- Griselda : Il n'y a pas eu capture. Je me suis livrée à lui.
- Ernest : C'est vrai... disons qu'elle n'était pas farouche.
- Griselda : Il a même fallu lui tirer les vers du nez à votre fils. Si je ne lui avais pas donné un coup de main, je crois que nous y serions encore.
- Père : Comment Ernest, tu as perdu tes moyens ? Timidité et virilité ne font pas bon ménage. Ce n'est pas ainsi que je t'ai éduqué... Finalement ce n'est pas grave, ce qui est important c'est que nous allons nous reproduire et améliorer la race. Les générations futures seront fières de nous car nous lançons une mode qui ne se démodera jamais. Aussi douloureuse soit-elle, je suis convaincu que cette expérience magistrale va libérer des énergies nouvelles et accélérer le progrès moral et matériel.
- Griselda : L'expérience magistrale, comme vous dites, n'a pas été pénible pour moi.
- Ernest : Finalement, pour moi non plus.
- Père : Tant mieux. Alors bienvenue à toi Gradsella.
- Griselda : Griselda.
- Père : Permits-moi, Griselda, de te présenter ta nouvelle famille. Voici ta belle-mère. C'est une mère poule. Toi qui as la chance d'être l'élue d'Ernest et bien d'avoir un grand gaillard, beau et fort à la fois, c'est à Mathilde que tu le dois... Tante Laure, elle aurait pu faire une bonne mère si elle avait eu des petits, mais il n'y en a pas eu, n'est-ce pas Laure ? Elle a bien secondé Mathilde pour l'élevage des gamins.
- Tante Laure : Ah oui, alors. Si je n'avais pas été là pour les tenir debout quand ils ont commencé à trotter sur leurs deux pattes de derrière, ils seraient peut-être encore à quatre pattes.
- Père : C'est vrai que grâce à toi ils ont vite appris la locomotion bipède... Voici Dorine. Elle sera une sœur pour toi, je veux dire une belle-sœur, très serviable. J'appréhende déjà le jour où je devrai la laisser s'en aller.
- Dorine : Mais je n'ai pas envie de partir.
- Père : Un jour viendra, ma chère Dorine, où ton cœur battra pour celui d'un autre. Un jour viendra où tu seras attirée par le cri d'un mâle et tu convoleras hors de notre horde.
- Dorine : Et si je ne veux pas ?
- Père : C'est dans l'intérêt de ton propre développement, sinon tu finiras comme tante Laure.

- Tante Laure : Et alors, où il est le problème ? Qu'est-ce qu'il a mon développement ? Je suis très bien comme je suis.
- Père : Le célibat t'a rendu aigrie, Laure... quel gâchis ! Tu en as eu des prétendants, mais tu les as tous éconduits.
- Tante Laure : Ce que je n'aime pas dans les hommes, c'est leur côté ours et même ours mal léché. Il n'y en a qu'un qui aurait pu... c'est Ian. Lui était beau, mince, intelligent, distingué, prévenant, raffiné... et il n'y avait pas que la chose qui l'intéressait. Sexuellement, il était réservé, lui.
- Père : À tel point qu'il a tout réservé à une autre.
- Tante Laure : C'est faux. Tu sais très bien qu'il est parti pour voyager.
- Mère : Il y a très longtemps qu'on ne l'a vu, nous aurait-il oubliés ? C'est possible... loin des yeux...
- Père : Finissons les présentations. Voilà Alexandre. Comme tu vois c'est un bricoleur. Que fais-tu Alexandre ?
- Alexandre : Un truc.
- Père : Un truc ? C'est quoi un truc ?
- Alexandre : C'est un machin qui... qui... qui devrait nous permettre de... Oh et puis je ne vous dis rien pour l'instant. Vous verrez bien quand ce sera fini... c'est presque bon.
- Père : Bricoleur et cachottier. Là-bas, c'est Toinette. Elle n'a pas son égal pour tailler le silex. C'est la reine du biface... Voilà Griselda, je t'ai présenté tout le monde. Il ne manque plus que William... et puis aussi, dans la famille éloignée, il y a mon frère Vania... mais tu le connaîtras bien assez vite. Ah, j'oubliais de te présenter quelqu'un de très important... c'est lui (*Il montre le feu*).
- Griselda : Ça sert à quoi ?
- Père : C'est le feu et ça sert à tout. À te chauffer quand tu as froids, à t'éclairer quand il fait nuit, à repousser les bêtes sauvages, à griller la chair et que sais-je encore ? Nous n'avons certainement pas exploité toutes ses possibilités.
- Alexandre : Ça y est ! Regardez, mon truc est prêt...
- Mère : Qu'est-ce qu'il nous a encore trouvé celui-ci ?
- Alexandre : Aidez-moi... (*Il pose deux trépieds au dessus du feu et un épieu en travers*) Voici une invention qui nous sera très utile pour cuire en un clin d'œil un lapin ou un fennec. Regardez... le principe c'est d'embrocher la bête et de la laisser reposer sur le feu.
- Mère : Quel génie tu fais, Alexandre ! Voilà une très bonne idée. Plus besoin de découper la bête en morceaux. Elle va rôtir à petit feu. Elle sera moins dure à mastiquer.

- Tante Laure : Tu ne pourras jamais cuire tout d'un seul coup. Le dessous sera cramé... et le dessus ?
- Alexandre : Regarde, tante Laure, c'est simple, quand le dessous est cuit, tu retournes la bête.
- Père : Je vous l'avais dit, on est encore loin d'avoir tout imaginé. C'est fantastique, Alexandre !

La suite du texte est disponible auprès de l'auteur
sergetravers@wanadoo.fr